

**Sommaire :— FEUILLETON : Souvenirs des guerres maritimes de la Révolution et de l'Empire; Lejoille. — Lecture prononcée par M. A. N. Morin, devant l'Institut Canadien, sur l'Education, etc. — Séance du 18 Décembre et Rapport Annuel de l'Institut. — Changement dans la publication de la Revue Canadienne. — Tableau des matières.**

## FEUILLETON.

SOUVENIRS DES GUERRES MARITIMES DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE.

### Lejoille.

#### IV.

##### CORFOU ET BRINDIS.

L'escadre russe, commandée par l'amiral Outchakoff, se composait de dix vaisseaux de ligne, quatre frégates et plusieurs bâtimens de moindre dimension, tels que corvettes, bricks, etc... Elle avait à bord un petit corps d'armée destiné à figurer dans les débarquemens. L'escadre turque, sous les ordres de Kadri-Bey, comptait trente ou quarante bâtimens de toute espèce, et de toute grandeur. Elle portait huit mille soldats. C'était à ces forces imposantes que Chabot et Lejoille allaient avoir à résister, l'un avec 1800 hommes de garnison, l'autre avec son unique vaisseau assisté d'une corvette, d'un brick, d'une bombarde et de quatre demi-gallères.

Avant de commencer le siège de Corfou, la flotte combinée s'occupa de prendre possession des autres îles de l'archipel ionien. Bien que chacune d'elles n'eût qu'une garnison d'une soixantaine d'hommes,—à l'exception de Ste. Marie, qui était un peu mieux gardée,—ces opérations préliminaires n'absorbèrent pas moins de vingt jours, tant fut énergique la résistance de ces petits groupes de Français disséminés dans des postes isolés.

L'ennemi parut enfin sous les murs de Corfou. Lejoille n'attendit pas qu'il eût pris position : il se posta dans le canal, pour guetter au passage les bâtimens détachés du gros de la flotte, et les attaquer, alors même qu'ils avaient la supériorité du nombre. Ce système de croisière lui réussit merveilleusement. Il coula plusieurs navires chargés de troupes, des un ou deux ou trois frégates et fit si bien, que les coalisés, en arrivant à Corfou, avaient déjà un prodigieux respect pour ce rude athlète qui, tout abandonné qu'il était, frappait de si terribles coups.

Dès les premières opérations du siège, la place souffrit cruellement du feu des batteries russes, établies dans des positions avantageuses. Il eût été assez facile de faire taire à coups de canon ce feu si incommode ; mais, pour cela, il eût fallu dépenser énormément de munitions ; et, comme la garnison en était réduite à faire des économies de poudre et de boulets, Chabot préféra enlever les positions de l'ennemi à la baïonnette. Plusieurs sorties eurent lieu, toutes heureuses, toutes glorieuses pour les troupes républicaines. Les Français se précipitaient sur les retran-

chemens, les escadaient sous une pluie de mitraille, en chassaient l'ennemi, enclouaient les canons, et se retiraient après avoir détruit tous les ouvrages en terre. Ces périlleuses entreprises se renouvelèrent jusqu'à huit fois dans le premier mois du siège. C'était plus qu'il n'en fallait pour illustrer des soldats qui n'avaient encore acquis aucun titre à la reconnaissance de leur patrie.

De son côté, Lejoille déconcertait les alliés par ses attaques imprévues. Six bâtimens étaient mouillés à quelque distance de la terre : le commandant du *Généreux* ne cessa de les harcèler jusqu'au moment où, fatigués des agressions de cet opiniâtre adversaire, les ennemis abandonnèrent leur poste pour venir se placer sous la protection du reste de leur flotte.

Lejoille recommença alors son système d'escarmouche. Il appareillait souvent, et tous les navires qu'il rencontrait sur son chemin étaient vus de couler à fond ou de s'en retourner tout écopés. Un matin, il aperçoit trois frégates russes et un brick, qui croisaient vers la partie sud-est de la place. Aussitôt il met à la voile, et sans tenir compte du danger, gouverne hardiment sur les quatre navires, qui l'attendent en toute sécurité. Il commence son feu de loin ; mais tout à coup, et au moment où les frégates manœuvrent pour l'envelopper et lui couper toute retraite, il lance le *Généreux* sur l'adversaire le plus rapproché, qu'il cerase sous une bordée tirée en salut. Le mât de misaine de la frégate tombe fracassé, et son gréement, tout déchiqueté, rend ses évolutions plus difficiles. Le vaisseau français redouble, et au bout d'un quart d'heure, le russe s'éloigne honteusement du champ de bataille. Restaient deux antagonistes, car le brick, de peur sans doute d'être immédiatement coulé, se tenait à distance respectueuse. Les deux frégates étaient évidemment commandées par des officiers anglais et avaient à leur bord des matelots de la même nation, car elles manœuvraient trop habilement pour qu'on pût les supposer dirigées par des Russes. Mais soit bonheur, soit adresse, le *Généreux* put leur envoyer plusieurs bordées en enfilade, qui leur taient le quart de leurs équipages. Si bien que, mutilés et épuisés, après une heure et demie d'un combat acharné, elles prirent la fuite et disparurent à l'horizon.

L'équipage du *Généreux* avait éprouvé des pertes sensibles : mais, ni la mâture, ni la carcasse du navire n'avaient été sérieusement endommagés. Ce que voyant, Lejoille, qui avait pris goût à la chose, se mit à croiser sur les côtes de l'île, dans l'espoir de trouver encore quelque bonne occasion de brûler de la poudre. Elle ne lui fit pas défaut. En face de l'embarchure de la rivière Messongi, à trois lieues environ de la capitale, il vit venir à lui un gros vaisseau russe et quatre caravelles turques. Une demi-heure après, le combat s'engagea, et avec une vivacité telle, qu'on pouvait juger, aux premiers coups, que la lutte ne serait pas de longue durée. Grâce à la justesse de leur tir et à la science stratégique de leur chef, les marins du *Généreux* vinrent à bout, en moins de trois-quarts d'heure, de leur cinq adversaires, dont un, la plus forte caravelle, fut coulé bas pendant l'action. Le vaisseau

russe regagna en toute hâte le lieu de son mouillage, et les Français purent encore lui adresser de loin quelques boulets qui ne furent point perdus.

Ce n'était pas encore assez pour Lejoille. Excité par ses deux victoires, il cherche une nouvelle proie, et veut, cette fois, tenter un coup de main plus audacieux. Il sait que le vaisseau-amiral russe et deux frégates sont à l'ancre sous les murs du lazaret occupé par les Moscovites ; c'est avec ces trois ennemis qu'il veut se mesurer, et aussitôt il dirige son navire vers l'endroit où il est certain de les trouver. S'il ne peut les contraindre à amener leur pavillon, du moins il saura les maltraiter à tel point, qu'ils seront, pour plusieurs jours, réduits à une complète impuissance, et ce sera tout profit pour les assiégés. Son équipage répond par des cris d'enthousiasme à l'ordre de engler vers l'ennemi, et bientôt le *Généreux* arrive en vue des trois bâtimens.

L'engagement dura une heure, et cet espace de temps suffit aux marins français pour dévaster le vaisseau et les deux frégates. Dieu sait ce qui serait advenu d'une de ces dernières, toute désemparée et ruinée, si le *Généreux*, dans une de ses évolutions, ne se fut approché des batteries du lazaret de façon à pouvoir essayer leur feu pendant quelques minutes. Quand Lejoille se fut assuré que son but était complètement atteint, satisfait de sa journée, il donna le signal de la retraite et s'en alla tranquillement reprendre son poste sous le canon de la place.

Et tous les jours c'était une nouvelle sortie, quand toutefois le *Généreux* ne fournissait pas aux assiégés quelque détachement de son équipage, ce qui arrivait fréquemment. Lejoille se trouvait ainsi être à la fois capitaine de vaisseau et officier d'infanterie. Il avait déjà prouvé, à Butrinto, que ce double rôle n'était pas au-dessus de ses forces ni de son intelligence.

Pendant un complot formidable s'organisait dans la ville. La noblesse corfiote, qui sympathisait secrètement avec les Russes, s'agitait dans l'ombre et poussait les classes inférieures à la révolte. Le 3 novembre 1798, l'insurrection éclata dans le faubourg de Mandaccio. Les mécontents, guidés par quelques chefs entreprenans, et renforcés par une troupe nombreuse de villageois, prirent position sur les hauteurs situées en face du Fort Abraham, et coupèrent toute communication entre la ville et la campagne. Le Général Chabot, jugeant le danger sérieux, sortit aussitôt avec huit cents hommes et de l'artillerie. Malheureusement, les insurgés étaient postés sur une éminence d'un trop difficile accès pour pouvoir être aisément escadée. Les premières attaques des Français furent infructueuses. Irrités de cette vive résistance, nos grenadiers montèrent une troisième fois à l'assaut, quand on entendit une violente canonnade dans la direction du port. C'était le *Généreux* qui venait au secours de la phalange républicaine, et tirait à outrance sur le faubourg révolté. Se doutant que sa coopération serait utile, Lejoille avait fait dire au général qu'il était prêt à lui prêter assistance, ce que Chabot avait accepté avec empressement, afin de ménager sa petite troupe. Les insurgés tinrent bon pen-